



## JÉSUS A DIT : « ARIUS A DÉCHIRÉ MON VÊTEMENT QUI EST L'ÉGLISE »

***Après trois siècles de persécutions, l'édit de Milan (313) accorde la paix à l'Église. C'est alors qu'un nouvel organe du serpent infernal fit entendre un sifflement qui fit frémir toute la chrétienté. Un prêtre niait la divinité du Verbe. Cet hérésiarque qui devait immortaliser son nom par le scandale de ses blasphèmes se nommait Arius.***

Arius, originaire de la Lybie cyrénaïque, « *était un homme d'une taille avantageuse, d'une figure imposante, d'un maintien grave ; sa conversation douce et agréable appelait la confiance. Des mœurs austères, un air pénitent, un zèle apparent pour la religion, soutenu par des connaissances assez étendues dans les sciences profanes et ecclésiastiques, et par un rare talent pour la dialectique, faisaient espérer que l'Église trouverait dans sa personne de grands secours contre ses ennemis.* »<sup>1</sup>

Trois saints patriarches d'Alexandrie furent successivement trompés par de si belles apparences de vertu. Pierre, le premier de ces trois, l'or-

onna diacre ; mais il fut ensuite obligé de l'excommunier à cause de ses liaisons avec les Méléciens<sup>2</sup>. Ce saint évêque, ayant été jeté en prison et condamné pour la foi au dernier supplice, deux prêtres d'Alexandrie, Achillas et Alexandre, vinrent lui demander la grâce d'Arius. « *Je ne puis, répondit le saint confesseur, car le Sauveur m'est apparu cette nuit, couvert d'un vêtement déchiré, et il m'a dit : Arius a déchiré mon vêtement qui*

(2) Saint Pierre d'Alexandrie fit déposer Méléce (ou plutôt Mélice, Mélicius, évêque de Lycopolis en Egypte) dans un synode, tenu vers 305, pour avoir sacrifié aux idoles pendant la persécution. Mélice forma un schisme en 306, et eut des partisans, qu'on appela "méléciens". Méléce mourut vers 326, dans l'esprit de rébellion qui l'avait animé pendant sa vie. (F.-X. Feller, *Dictionnaire historique, ou Histoire abrégée*, vol. 11, p. 371)

(1) Cf. l'abbé F.-X. Feller, *Biographie universelle – Dictionnaire historique, ou Histoire abrégée des hommes qui se sont fait un nom par leur génie, leurs talents, leurs vertus, leurs erreurs ou leurs crimes.*

est l'Église. » Pierre leur prédit qu'ils lui succéderaient l'un après l'autre sur le siège d'Alexandrie, et il leur recommanda de ne jamais admettre Arius à leur communion, les assurant qu'il le savait mort à Dieu.

Mais Achillas, premier successeur de saint Pierre, se laissa toucher par le repentir de l'hypocrite ; il éleva même Arius au sacerdoce. A la mort de saint Achillas, Arius s'était flatté de lui succéder. Il fut déçu : Alexandre, selon la prédiction de saint Pierre, fut élu patriarche. Ce fut en vain que le nouvel évêque lui donna le premier rang dans son clergé et lui confia une église importante, Arius ne chercha qu'une occasion pour satisfaire sa jalousie.

### **Pour Arius, le Verbe n'est pas Dieu**

Un jour le patriarche, conférant avec son clergé, dit qu'il y avait unité de substance dans les trois personnes divines. Cette proposition était parfaitement orthodoxe. Arius accusa hautement son évêque de donner dans l'erreur de Sabellius<sup>3</sup>, puis se

jetant dans un excès opposé à celui de Sabellius, il prétendit que le Fils était distinct du Père, non seulement comme personne, mais comme substance. Avec ce système, pour conserver au Fils la divinité, il eût fallu admettre deux substances divines, deux êtres divins, en un mot deux dieux distincts et séparés.



*Pierre d'Alexandrie recommanda à ses successeurs de ne pas admettre Arius à leur communion.*

Arius, pour échapper à cette absurdité, soutint que le Verbe était une pure créa-

ture, plus parfaite que les autres, et ornée d'une grâce toute privilégiée, mais qu'enfin le nom de Dieu ne lui convenait que par participation, et que n'étant pas consubstantiel au Père, il n'avait pas l'être divin, il n'était pas Dieu.<sup>4</sup>

---

opérations d'une même chose. Ses erreurs furent anathématisées au concile d'Alexandrie en 261. (F.-X. Feller, *op. cit.*, vol. 11, pp. 452-453)

(4) Ses maximes principales étaient : « Il y eut un temps où le Logos n'était pas » ; « il a été tiré du néant » comme la première et la plus noble des créatures ; uni à Dieu par la volonté, il peut être improprement appelé Dieu. (Abbé L. Biselx, *La crise arienne, tempête sur l'Église du IV<sup>e</sup> siècle*, in *La Tradition, une solution à la crise de l'Église*, Actes du X<sup>e</sup> congrès

## L'erreur gagne le peuple et le clergé

Arius devint ainsi le premier à déclarer que le Fils de Dieu est tiré du néant<sup>5</sup>. Après s'être avancé contre son évêque et contre la foi catholique, Arius n'était pas homme à reculer. Il jugea prudent de ne pas publier son système, avant de s'être assuré un parti qui pût en imposer par le nombre. Il l'insinua d'abord dans des assemblées particulières, par la conversation, par la prédication et jusque par la chanson. Bientôt l'erreur gagna la ville et la campagne, le peuple et le clergé. Arius eut pour sectateurs des vierges, des diacres, des prêtres, des évêques.

Saint Alexandre, pour ramener cette tête égarée, épuisa toutes les voies de la douceur, mais enfin, voyant que tous ses efforts pour convertir Arius étaient vains, il se résolut à excommunier l'hérésiarque avec ses partisans du clergé (deux évêques, six prêtres et six diacres) lors d'un concile égyptien réuni à Alexandrie en 318. La décision fut communiquée aux autres évêques et au pape saint Sylvestre.

---

théologique du *Courrier de Rome*, p. 28)

(5) D'autres, Ebion par exemple, avant Arius, avaient nié la divinité de Jésus-Christ, mais c'était parce qu'en Jésus-Christ ils ne voulaient reconnaître qu'un homme. Ils ne remontaient pas jusqu'au Verbe même.

Il y avait en Orient un évêque courtisan, Eusèbe de Nicomédie. Gagné par le novateur, ce prélat réussit d'abord à tromper l'empereur Constantin, lui faisant accroire qu'il ne s'agissait que d'une question de mots et que tout le mal venait de l'aversion de saint Alexandre pour Arius. L'empereur toutefois finit par se convaincre qu'il y avait là autre chose qu'une querelle de mots. Le concile de Nicée<sup>6</sup> fut convoqué.

Le 19 juin 325 les Pères de ce premier concile œcuménique rédigèrent le "Symbole de Nicée", affirmant fermement la foi de toujours en la divinité du Verbe : le Fils de Dieu est « *de l'essence [ou nature] du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non créé, consubstantiel au Père (homoousios tô Patri), etc.* »

Arius s'obstina à rejeter la consubstantialité du Verbe, et par suite la divinité de Jésus-Christ. Dans un appendice au symbole, les Pères anathématisèrent les principales hérésies d'Arius<sup>7</sup>. Seuls deux évêques libyens, Secundus et Théonas, refusèrent de signer le symbole. Ils furent excommuniés et exilés ensuite par l'empe-

---

(6) Ville de Bithynie, au nord-ouest de la Turquie actuelle.

(7) Création du Verbe à partir du néant et sa différence de substance (hypostase) ou essence (ousie) avec le Père. (Abbé L. Biselx, *loc. cit.*, p. 29).

reur avec leur ami Arius. Constantin condamna au feu les écrits de l'hérésiarque et décida de bannir Eusèbe de Nicomédie et un autre évêque, Théognis, à cause de leur refus de rompre avec les ariens égyptiens.

### Retour et mort d'Arius

Mais bientôt, par des confessions de foi équivoques et par des soumissions hypocrites, l'hérésiarque, aidé d'ailleurs par les agents d'Eusèbe de Nicomédie, parvint à recouvrer la faveur impériale. Trompé encore une fois par les Ariens et les eusébiens, et influencé par Constantia, sa demi-sœur qui avait de la sympathie pour Arius, l'empereur se refroidit de son ardeur nicéenne, si bien qu'il permit le retour d'Arius (328). Théognis et Eusèbe de Nicomédie purent retrouver leurs sièges épiscopaux.

Constantin voulut faire admettre Arius à la communion du patriarche d'Alexandrie, saint Athanase. Mais il fut aussi impossible de surprendre la prudence de celui-ci que de déconcerter sa fermeté. Attaqué par les calomnies des ariens, saint Athanase fut cependant déposé au synode de Tyr, puis exilé par l'empereur à Trèves, en



Constantin au concile de Nicée

Germanie. L'Empereur mande alors Arius à Constantinople et ordonne à saint Alexandre, patriarche de cette capitale, de recevoir l'hérésiarque dans sa communion.

Alexandre refusa et, se prosternant au pied de l'autel, le visage contre terre, fondant en larmes, il

fit cette prière : « Seigneur, si Arius doit entrer dans l'église, retirez de ce monde votre serviteur ; mais si vous avez encore quelque pitié de votre troupeau, ne souffrez pas que votre temple soit souillé par la présence de l'hérésiarque. » Pendant qu'Arius s'avancait, les eusébiens lui faisaient un cortège triomphal, le peuple se pressait en foule pour voir l'homme qui, fier de sa victoire, haranguait chemin faisant cette immense multitude. Déjà on approchait du temple. Tout était prêt pour une réception solennelle. Soudain, le triomphateur ressent les atteintes d'un mal violent qui lui déchire les entrailles. Il est contraint de se retirer à l'écart. On l'attendit longtemps. Enfin comme il ne repassait pas, on fut le chercher. Arius venait d'expirer en rendant ses entrailles. Une mort si soudaine et si humiliante fut regardée comme un

châtiment et comme un effet de la prière du saint patriarche.

### **Arius mort, l'arianisme survit**

L'hérétique mort subitement en 336, l'arianisme ne périt pas toutefois. Le 22 mai 337, après avoir reçu le baptême des mains d'Eusèbe de Nicomédie, Constantin mourut. La division était profonde dans la chrétienté. Le fils aîné de Constantin, Constant, empereur d'Occident, était de tendance nicéenne alors que son frère Constance, qui gouvernait l'Orient, penchait vers les eusébiens. La situation était grave : c'était la première séparation religieuse entre l'Orient et l'Occident. Le rusé Eusèbe de Nicomédie obtint le très important siège épiscopal de Constantinople en 338.

L'année suivante, un synode réuni à Antioche déposa Athanase et nomma le Cappadocien Grégoire comme son successeur. Saint Athanase, avec un autre évêque déposé, Marcel d'Ancyre, se rendit à Rome auprès du pape Jules I qui reconnut, par le synode romain de 341, l'injustice de la déposition des deux prélats. Grâce à l'influence bénéfique de Constant, Athanase put retourner à Alexandrie (346) et l'Église connut quatre ans d'une paix toute superficielle.

Lorsque Constance fut devenu seul maître de l'Empire, par la mort de son père, suivie trop tôt de celle de ses deux frères, les eusébiens

reprirent l'offensive. Mauvais politique, Constance s'imagina qu'il réussirait mieux en théologie. Les prélats courtisans devinèrent son faible, ils l'entourèrent, et Constance se fit arien. Il multiplia les conciles et les remplit d'évêques de la secte : le concile de Sirmium<sup>8</sup> (351) proclama une nouvelle formule de foi.

L'étau se resserrait sur Athanase, défenseur de Nicée. Aux conciles d'Arles (353) et de Milan (355), la quasi-totalité des évêques, intimidés par les menaces de Constance, qui était là en personne, prononcèrent la déposition d'Athanase. Quelques-uns refusèrent de voter cette sentence inique<sup>9</sup>. Athanase dut s'enfuir dans le désert d'Égypte pour sauver sa vie.

### **L'arianisme paraît triompher**

En Occident trois conciles signèrent un symbole où l'on avait supprimé le mot "consubstantiel", et selon l'expression de saint Jérôme, l'univers s'étonna de se trouver arien ; mais il ne l'était pas.

Constance, en 359, voulut rassembler un concile général pour la

(8) Aujourd'hui Mitrovika au Kosovo. L'empereur y tenait alors sa cour.

(9) Citons, outre le pape Libère, Paulin de Trèves, Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari, Denis de Milan, Ossius de Cordoue et Hilaire de Poitiers. Leur foi intrépide leur valut un glorieux exil. (Abbé L. Biselx, *loc. cit.*, p. 31).

paix religieuse de l'Empire. Flairant le risque d'une union entre un Occident à dominante orthodoxe et un Orient homéousien<sup>10</sup>, les ariens obtinrent habilement de l'empereur un double concile : les Occidentaux furent convoqués à Rimini et les Orientaux à Séleucie. Persuadés qu'il fallait à tout prix ménager un prince qui n'était ni païen, puisqu'il croyait à la révélation, ni chrétien, puisqu'il ne croyait pas à la divinité de Jésus-Christ,

assemblés par l'ordre de ce même Constance dont on leur vantait les bonnes intentions, les évêques d'Occident crurent sauver l'Église et l'État par le sacrifice d'un mot. Les ariens abusèrent de cette suppression pour

(10) Les homéens, héritiers des eusébiens, étaient séparés eux-mêmes en deux partis :

- ceux qui restreignaient la similitude « Père/Fils » à la volonté et à l'activité ;
- ceux qui tenaient cette similitude pour totale (*homoios kata panta*, semblable selon toute chose), y compris selon l'essence divine (*homoiousios*, semblable selon l'ousie ou essence). Improprement appelés semi-ariens, ils sont plus exactement désignés par le terme d'homéousiens. (Abbé L. Biselx, *loc. cit.*, p. 31).

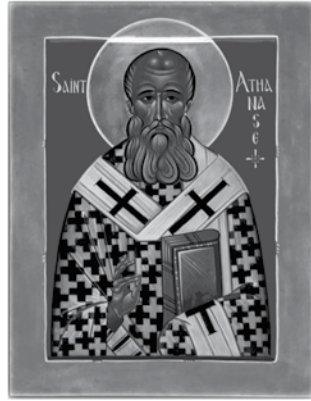
persuader au monde que la divinité de Jésus-Christ n'était pas admise par les prélats occidentaux. C'était

un insigne mensonge. Les Pères de Rimini ne furent pas plutôt instruits de la perfidie des hérétiques, qu'ils s'empressèrent de protester.

Du reste, la profession de foi qu'ils avaient souscrite ne renfermait aucune erreur. Ils avaient reconnu le Verbe semblable au Père en substance. Rien n'est plus vrai : le Fils est

parfaitement, réellement et substantiellement semblable au Père. Mais ce n'était pas assez ; il fallait formellement contredire l'arianisme, et ne lui laisser aucun faux-fuyant, aucune équivoque. Il fallait maintenir expressément le terme du concile de Nicée et confesser le Verbe égal, identique au Père en substance.

Cette imprudence de trois conciles, et particulièrement de celui de Rimini le plus nombreux des trois, prouve que l'infaillibilité n'appartient pas aux évêques, même réunis et nombreux, mais au seul pontife romain. Or ces conciles avaient été convoqués par l'empereur, et nullement par le pape. Mais



*Confesseur de la foi et défenseur intrépide de la vérité, saint Athanase fut exilé jusqu'à cinq fois.*

la chrétienté allait connaître un événement encore plus douloureux : la défaillance du pape Libère. Brisé par son exil à Bérée, en Thrace, il signa la première formule équivoque de Sirmium<sup>11</sup>, allant hélas jusqu'à approuver l'excommunication d'Athanase. Aussi bien saint Hilaire que saint Jérôme, ou encore saint Athanase lui-même, lui reprocheront vivement ce tragique abandon du grand évêque égyptien et de la formule nicéenne.

### **Pour un iota, un simple "i"**

Qu'eût-ce été, si les ariens n'eussent pas eu pour soutiens des évêques de cour et un empereur ? Ils reculaient cependant. Effectivement, n'osant plus nier directement la divinité du Verbe, ils consentaient à lui reconnaître une substance semblable à celle du Père. Mais en retour de cette concession, qui de leur part n'était qu'équivoque, ils priaient les catholiques de vouloir bien se contenter de cette ressemblance entre le Père et le Fils. Ces hommes, pacifiques<sup>12</sup> et prudents avant tout,

(11) Libère annulera ses professions de foi incomplètes et imprudentes.

(12) De tout temps il se trouve des hommes (et c'est le plus grand nombre), qui, plus soucieux de leur tranquillité personnelle que des droits sacrés de la vérité, et couvrant cette mollesse des prétextes spécieux de la paix, de la concorde et de la charité, ne demandent pas mieux que de n'opposer à l'erreur que le silence.

raisonnaient ainsi : « *Pourquoi exiger des Ariens de reconnaître le Verbe "de la même substance que le Père" (« homoousios »), puisqu'ils consentent à le confesser "d'une substance semblable à celle du Père" (« homoiousios ») ? Transigeons. Cet "i" de différence entre les deux mots sauve et concilie tout. Car dire du Verbe qu'il est d'une substance semblable à celle du Père, ce n'est pas nier qu'il soit de la même substance que le Père. Les ariens déclarent le Fils semblable au Père, ce n'est pas encore toute la vérité, car le Fils n'est pas seulement semblable au Père, il est, quant à son essence, le même que lui. Ne sommes-nous pas trop heureux que nos adversaires, se bornant à reconnaître une partie de la vérité, ne se permettent plus de nier la partie qu'ils n'affirment pas encore ? Pourquoi, par une rigueur de précision exagérée, les pousser à bout et les désespérer, peut-être aussi ranimer toute leur fureur, et les contraindre à nier de nouveau en termes formels la divinité du Verbe ? »*

A ces modérateurs, les vrais et francs catholiques répondaient : « *Il ne suffit pas de ne pas nier la vérité, il faut l'affirmer et l'affirmer tout entière. Arrière cette politique mondaine et cette prudence de la chair ! La vérité ne craint pas le jour, elle ne hait que les ténèbres et ne redoute que le silence. Vous ne pouvez pas dire avec les ariens : Je crois en Jésus-Christ « homoiousios » (semblable au Père en*

substance), lorsque vous savez que le mot semblable n'est pas entendu par les ariens et par les catholiques dans le même sens. Vous, catholiques, vous proclamez Jésus-Christ semblable, c'est-à-dire égal au Père, et les ariens le reconnaissent semblable, mais inférieur. Mais dites-vous, du moins ils n'attaquent pas, ils ne nient pas l'égalité du Fils avec le Père. — S'il est vrai qu'ils ne la nient pas, et qu'ils aient la même foi que nous, qu'au mot « homoiousios » (de semblable substance) ils accordent le même sens que nous, pourquoi refusent-ils de signer le symbole de Nicée ? Pourquoi n'acceptent-ils pas le mot « homoousios » (de même substance), puisque ce mot est le seul qui exclue toute équivoque ? »

Ainsi raisonnèrent sans doute les chrétiens sincères et loyaux. La transaction, c'est à dire cet "i" constituait ce que l'on appela le semi-arianisme. Le concile de Constantinople, en 360, alla plus loin dans l'erreur. Rejetant le terme « homoiousios », il ne retenait qu'une vague similitude « homoios » entre le Père et le Fils. Cette doctrine hérétique allait rapidement s'élaner à la conquête

des tribus germaniques qui vivaient sur le territoire de l'empire romain, grâce à un ardent participant au concile de 360, l'évêque Ulfila, pour qui le catholicisme nicéen n'était qu'une « confession dépravée, perverse, haïssable et exécrationnelle ». Durant quarante ans, cet évêque allait être le grand « missionnaire » du christianisme arien parmi ses compatriotes wisigoths des Balkans qui le propageront aussi dans les autres tribus germaniques et l'éta-

bliront en terre d'Espagne quand ils y fonderont leur royaume en 419.<sup>13</sup>

Cette doctrine hérétique eût remplacé le vrai christianisme par un semi-christianisme sans saint Athanase d'Alexandrie, saint Hilaire de Poitiers, Eusèbe de Verceil et d'autres grands confesseurs solitaires comme saint Antoine qui tinrent bon. L'iota fut rejeté, l'« homoios » aussi. L'arianisme s'agita, mais la protection violente des Césars et la persécution des prélats hérétiques contre les catholiques ne purent étouffer la foi. Une certaine partie du peuple partagea l'égarément ou au moins la

(13) Abbé L. Biselx, *loc. cit.*, p. 34.



**Saint Hilaire et saint Athanase reprochèrent au pape Libère son abandon de la formule nicéenne.**



confusion des chefs, mais le « sensus fidei » de nombreux laïcs fonctionna comme une vraie digue spirituelle.<sup>14</sup>

Dès le commencement du cinquième siècle, on ne leur voit plus ni évêques, ni églises. Les barbares envahisseurs de l'empire avaient accepté cette hérésie sans trop savoir ce que c'était que le christianisme. Beaucoup plus préoccupés de ravages et de conquêtes que de religion, lorsqu'ils se furent établis, et dès qu'ils furent assez calmes pour prêter l'oreille à un enseignement religieux, ils devinrent peu à peu catholiques.

(14) Le cardinal Newman n'hésitait pas à affirmer que la tradition divine fut alors « *davantage professée et défendue par les fidèles que par l'épiscopat. [...] à cette époque de confusion extrême, le dogme divin de la divinité de Notre-Seigneur s'est trouvé proclamé, appliqué, défendu et (humainement parlant) sauvegardé beaucoup plus par l'Église enseignée (l'Ecclesia docens) que par l'Église enseignante (l'Ecclesia docens) ; [...] qu'en une occasion le pape, qu'en d'autres occasions tel patriarche, tel métropolitain ou tel évêque important, ou que d'autres fois encore des conciles généraux ont dit ce qu'ils n'auraient pas dû dire, ou se sont comportés d'une façon qui a obscurci et compromis la vérité révélée ; alors qu'en revanche ce sont les fidèles chrétiens, sous la conduite de la Providence, qui ont constitué la force ecclésiastique d'Athanase, d'Hilaire, d'Eusèbe de Verceil et d'autres grands confesseurs solitaires, qui sans eux auraient connu l'échec.* » (Abbé L. Biselx, *loc. cit.*, p. 35)

## L'arianisme donnera naissance encore à d'autres erreurs

De l'arianisme sortiront encore bien des hérésies. Macédonius<sup>15</sup> soutint, contre les ariens, la divinité du Verbe, puis, transportant à la troisième personne les blasphèmes d'Arius contre le Verbe, il prétendit que l'Esprit-Saint n'était pas une personne divine, mais un esprit créé plus parfait que les autres. Cette nouvelle hérésie, qui n'eut pas beaucoup de partisans, augmenta la division des ariens déjà partagés. Elle fut solennellement condamnée au concile général de Constantinople en 381.

Dix siècles après son extinction, l'arianisme reparut au sein de la Babel protestante. Parmi les protestants ariens – ou qui ont nié la divinité de Jésus-Christ –, il se rencontre des noms célèbres, tels Michel Servet, brûlé à Genève par Calvin, Locke, Newton, Clarke, Milton, etc.

### ABBÉ CLAUDE PELLOUCHOUD

*d'après un article du R.P. Marin de Boylesve, S.J. (1813-1892) paru dans "La Revue du monde catholique"*

(15) Macédonius était semi-arien. Il parvint à se faire élire patriarche de Constantinople. Mais la répugnance du peuple fut telle qu'il fallut les soldats de l'empereur pour l'introniser. L'hérétique se vengea des catholiques par des persécutions dont l'atrocité révolta Constance qui le fit déposer.